

## LE SCOTTISH ENLIGHTENMENT : NAISSANCE D'UNE ANTHROPOLOGIE SOCIALE

En 1950, à Oxford, lors d'une conférence consacrée aux origines théoriques de l'anthropologie sociale, Edward Evans-Pritchard déclarait : « En Angleterre, les moralistes écossais furent les ancêtres de notre anthropologie »<sup>1</sup>, soulignant le rôle de Hume et de Smith dans la présentation des sociétés comme systèmes naturels. La même déclaration aurait pu surprendre un auditoire français, sans doute plus habitué à voir dans Montesquieu et les Philosophes français les pères de ce que l'auteur de *L'Esprit des lois* nomme lui-même « les sciences humaines »<sup>2</sup>, et les fondateurs d'une anthropologie avant la lettre, étudiée depuis par Michèle Duchet<sup>3</sup>.

### LE SCOTTISH ENLIGHTENMENT : UN MOUVEMENT INATTENDU

En effet, il pourrait paraître curieux d'aller chercher en Écosse, au lendemain de la bataille de Culloden, un mouvement de pensée à la fois ample et original et qui, parallèlement au mouvement français, semble préfigurer par bien des aspects ce que l'on appelle aujourd'hui anthropologie sociale.

Cependant, l'Écosse de la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle n'était pas, loin de là, une terre entièrement sauvage, isolée du monde, et plus

---

1. Edward Evan EVANS-PRITCHARD, *Anthropologie sociale*, Paris, Payot, 1969, p. 34.

2. MONTESQUIEU, *Défense de l'« Esprit des lois »*, in *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1949-1951, t. II, p. 1165.

3. Michèle DUCHET, *Anthropologie et histoire au siècle des Lumières*, Paris, F. Maspero, 1971.

particulièrement du Continent. L'essor économique, agricole et urbain des Lowlands, les contacts traditionnels avec les universités européennes de Leyde, Utrecht ou Heidelberg pour les Presbytériens, avec la France pour les Jacobites et Catholiques, l'assouplissement de la rigueur de l'Église d'Écosse avec l'influence grandissante du courant des « Modérés », l'existence parmi les hommes de lettres écossais d'un ambassadeur tel que David Hume, permettent de comprendre la réceptivité de l'Écosse aux idées des « Lumières » européennes. Il n'est pas interdit, non plus, de penser que la volonté écossaise de développement intellectuel autonome, conséquence indirecte de l'Acte d'Union, et marquée en particulier par la réorganisation des universités d'Écosse au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, a pu contribuer à stimuler l'ardeur du *Scottish Enlightenment*, dont les membres principaux furent presque exclusivement des universitaires. Dans ces conditions, il est sans doute un peu moins étonnant de voir plusieurs Écossais participer activement au mouvement de réflexion sur l'homme, la société et le gouvernement qui se développait dans l'Europe des Lumières<sup>4</sup>.

#### LES INITIATEURS : LORD KAMES ET DAVID HUME

L'école écossaise est assez souvent associée aux seuls noms des philosophes Hutcheson et Reid mais, pour l'étude des fondements de la

4. Les origines du *Scottish Enlightenment* constituent pour les historiens anglo-saxons un sujet de controverse, notamment depuis la parution d'un article assez provocateur : Hugh TREVOR-ROPER, « The Scottish Enlightenment », *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, LVIII, 1967, p. 1635-1658.

Sur le *Scottish Enlightenment* en général, on peut consulter :

- Anand CHITNIS, *The Scottish Enlightenment*, London, Croom Helm, 1976.
- Jane RENDALL, *The Origins of the Scottish Enlightenment*, London, Macmillan, 1978.
- Roy Harold CAMPBELL, Andrew S. SKINNER, eds, *The Origins and Nature of the Scottish Enlightenment*, Edinburgh, John Donald, 1982.
- Istvan HONT, Michael IGNATIEFF, eds, *Wealth and Virtue : Shaping of Political Economy in the Scottish Enlightenment*, Cambridge, Cambridge University Press, 1983.
- Charles CAMIC, *Experience and Enlightenment*, Chicago, University of Chicago Press, 1983.

En France assez peu d'ouvrages sont consacrés au *Scottish Enlightenment* en tant que tel. Citons cependant :

- Didier DELEULE, *Hume et la naissance du libéralisme économique*, Paris, Aubier, 1979.
- Michel MAILLARD, « Théories et idéologies de l'histoire aux origines du roman scottien : les " conjectural historians " », *Publ. Univ. Langue Lettres Grenoble*, 1979, p. 35-46.

Aux ouvrages précédemment cités, il convient d'ajouter le tout récent *A Hotbed of Genius : The Scottish Enlightenment, 1730-1790*, sous la dir. de David DAICHES, Peter JONES et Jean JONES, Edinburgh, Edinburgh University Press, 1986, XII-160 p. Cette publication destinée à accompagner l'exposition du même nom, et parallèle à la conférence I.P.S.E. 86, donne une image très vivante du mouvement des Lumières dans la capitale écossaise.

vie sociale, c'est plutôt vers Kames et Hume qu'il faut sans doute se tourner.

Henry Home, Lord Kames (1696-1782) fut probablement moins important par ses œuvres que par son rôle de catalyseur et de mécène<sup>5</sup>. Auteur du *Gentleman Farmer* (1776), il appartenait au groupe influent des propriétaires terriens éclairés ayant embrassé la carrière juridique. Membre des principales sociétés savantes d'Édimbourg, notamment de la *Select Society*, il sut regrouper autour de lui de jeunes talents comme Adam Smith ou John Millar, obtenant pour eux des chaires dans les universités de Glasgow ou d'Édimbourg.

Son intérêt pour l'histoire de la société et de l'humanité s'est d'abord manifesté dans des études sur l'histoire du droit, et particulièrement dans les *Historical Law Tracts* (1758). Dans la préface de cet ouvrage très varié, Lord Kames situe l'histoire du droit dans la perspective plus large d'une histoire de l'homme en tant qu'être social — discipline gouvernée par des principes rationnels. Le but avoué de l'auteur est de « susciter un esprit historique [...] chez ceux qui se consacrent à l'étude du droit »<sup>6</sup>. Bien qu'il soit lui-même auteur de nombreux ouvrages, parmi lesquels des *Sketches of a History of Man* publiés en 1774, il est clair que Lord Kames cherche plus à faire œuvre d'inspirateur que d'auteur ; c'est dans les livres de ses hôtes et de ses disciples, plus que dans ses ouvrages, que l'on trouve retracés « les perfectionnements progressifs des mœurs, des lois et des arts, de leur naissance à leur maturité actuelle », ordonnés selon une « chaîne régulière de causes et d'effets »<sup>7</sup>.

Si Lord Kames offrait au *Scottish Enlightenment* l'hospitalité et l'appui d'un homme tolérant, curieux et cultivé, David Hume contribua, pour sa part, à l'établissement théorique d'une science de l'homme et de la société<sup>8</sup>.

Une des thèses les plus importantes qu'il ait défendues est celle de l'universalité de la nature humaine. Comme le souligne Georges Gusdorf, l'histoire, selon Hume, doit se donner pour objet de découvrir

5. Deux ouvrages ont été consacrés à Lord Kames :

— William Christian LEHMANN, *Henry Home, Lord Kames and the Scottish Enlightenment*, La Haye, M. Nijhoff, 1971.

— Ian Simpson Ross, *Lord Kames and the Scotland of his Day*, Oxford, Clarendon Press, 1972.

6. Henry Home, Lord KAMES, *Historical Law-Tracts*, Edinburgh, A. Millar *et al.*, 1758, t. I, p. XII.

7. *Ibid.*

8. Il ne saurait être question de traiter en quelques paragraphes l'ensemble de la pensée de Hume sur l'homme et la société. Pour une étude plus complète, voir, par exemple : Duncan FORBES, *Hume's Philosophical Politics*, Cambridge, Cambridge University Press, 1975. Parmi les ouvrages français, voir en particulier : D. DELEULE, *op. cit. supra* n. 4.

« les principes constants et universels de la nature humaine »<sup>9</sup> sous la diversité des circonstances et des situations, ce qui revient à affirmer que « l'anthropologie a le pas sur la sociologie »<sup>10</sup>.

En fait, l'intérêt de Hume pour cette science de l'homme se manifeste avant l'*Enquiry Concerning Human Understanding* (1748), dès les premiers *Essays Moral, Political and Literary*<sup>11</sup> (publiés à partir de 1741). Les titres sont éloquents : « Que la politique peut être réduite à une science » (1741), « De l'origine et du progrès des arts et des sciences » (1742), « De la polygamie et des divorces » (1742), « Des caractères des nations » (1748), « Du commerce » (1752), « De quelques coutumes remarquables » (1752), « De la population des nations antiques » (1752). Le point commun à des essais aussi divers semble être la recherche d'une approche philosophique pour des sujets souvent considérés comme « vulgaires », ainsi que le rappelle Didier Deleule en citant l'essai « Du commerce »<sup>12</sup>. Qu'il attaque la théorie des climats de Montesquieu dans l'essai « Du caractère des nations »<sup>13</sup>, ou qu'il examine le fonctionnement de différentes formes de gouvernement dans : « Que la politique peut être réduite à une science », Hume ne cesse de se poser le problème de la causalité dans le comportement et l'évolution de l'homme social ; il cherche constamment à ramener les phénomènes observés à des « causes et des principes éternels et immuables »<sup>14</sup>.

À cette volonté scientifique inspirée de la méthode expérimentale, Hume joint une relative confiance dans le progrès, envisagé en termes de culture humaine comme le « raffinement des arts », notion substituée au mot *luxury*, moralement ambigu puisqu'il peut désigner selon les cas le luxe ou la luxure<sup>15</sup>. Cette question de l'attitude morale de l'observateur face à l'évolution des techniques et des modes de vie se

9. Voir David HUME, *An Enquiry Concerning Human Understanding* (1<sup>re</sup> éd. 1748), Oxford, Clarendon Press, 1975, Section VIII, Part I, p. 83-84.

10. Georges GUSDORF, *L'Avènement des sciences humaines au siècle des Lumières*, Paris, Payot, 1973, p. 399.

11. Une réédition de ces *Essays* est récemment parue : D. HUME, *Essays Moral, Political and Literary*, Indianapolis, Liberty Classics, 1985.

12. D. DELEULE, *op. cit. supra* n. 4, p. 12.

13. Il semble très probable que Hume ait eu secrètement connaissance des thèses de *L'Esprit des lois* avant la parution de l'ouvrage. Voir à ce propos Paul E. CHAMLEY, « The Conflict between Montesquieu and Hume », in Andrew S. SKINNER, Thomas WILSON, eds, *Essays on Adam Smith*, Oxford, Clarendon Press, 1975, p. 274-305.

14. D. HUME, « That Politics May Be Reduced to a Science », in *op. cit. supra* n. 11, p. 18.

15. L'essai « Of Refinement in the Arts » fut d'abord publié en 1752 sous le titre « Of Luxury ». Hume y présente une apologie modérée du luxe, sans pour autant accepter le principe de Bernard de Mandeville selon lequel les vices privés sont des bienfaits pour la société.

reposera pour la plupart des membres du *Scottish Enlightenment*, mais la même confiance initiale animera souvent leur recherche, même si des doutes sont susceptibles d'apparaître au cours de leur exposé.

D'autre part, dès le *Treatise of Human Nature* (1739-1740), Hume a jeté les bases d'une théorie de la « sympathie » (reprise et développée par Smith dans la *Theory of Moral Sentiments*). Par le biais de cette théorie, l'étude de la nature humaine peut donc s'ouvrir sur celle d'une morale et d'une psychologie interindividuelles, dominées non plus par un absolu métaphysique, mais par la notion de sociabilité<sup>16</sup>.

Ainsi étaient posés, avec David Hume et Lord Kames, les fondements d'une réflexion à la fois scientifique, politique, psychologique et historique dont l'objet était l'homme, animal social et créateur de culture. D'emblée, la question de l'état de nature était abandonnée comme « une simple fiction philosophique »<sup>17</sup>, et l'on ne remettait guère en cause la phrase de Lord Kames : « L'homme est fait pour la société et la société est faite pour l'homme par les multiples commodités qu'elle lui offre »<sup>18</sup>. La question qui demeurait était celle des modalités historiques et culturelles d'une telle adéquateion.

#### LES ACTEURS PRINCIPAUX : SMITH, FERGUSON, ROBERTSON, MILLAR

Si les conditions étaient donc favorables à la constitution d'une « histoire de l'humanité », pour reprendre le mot de Kames<sup>19</sup>, il n'en reste pas moins vrai qu'à l'exception de quelques essais de Hume ou de Kames, celle-ci, en Écosse, restait encore largement à écrire. C'est essentiellement dans les œuvres d'Adam Smith, d'Adam Ferguson, de William Robertson et de John Millar que l'on rencontre les principales manifestations de cette science de l'homme, de la société, de la culture et des institutions<sup>20</sup>.

16. D. HUME, *A Treatise of Human Nature* (1739-1740), Oxford, Clarendon Press, 1978, Book II, Part I, Sections XI sqq., p. 316-365.

17. *Ibid.*, Book III, Part II, Section II, p. 493.

18. Lord KAMES, *op. cit. supra* n. 6, t. I, p. 124.

19. *Ibid.*, p. v.

20. Les quatre auteurs ici étudiés sont choisis en raison de leur caractère représentatif et de la relative cohérence de leurs travaux, soulignée par Alan Swingewood et Michel Maillard. Voir Alan William SWINGEWOOD, *The Scottish Enlightenment and the Rise of Sociology*, Thèse de Ph. D. inédite, Université de Londres (London School of Economics), 1969, p. 362. Voir également M. MAILLARD, *art. cit. supra* n. 4, p. 35-36.

Parmi les autres Écossais dont les préoccupations sont proches de celles de ces quatre auteurs, on peut citer James Dunbar (mort en 1798), auteur d'*Essays on the History of Mankind* (1780), Gilbert Stuart (1742-1786), auteur d'une *View of Society in Europe* (1778), ouvrage inspiré de Millar. On peut leur ajouter l'éclectique James Burnett, Lord Monboddo (1714-1799), auteur de *Of the Origin and Progress of Language* (1773-1792).

Les premiers signes d'intérêt d'Adam Smith pour cette discipline apparaissent dans la *Theory of Moral Sentiments* (1759). On y trouve amplifiée et développée la théorie de la sympathie qui permet, selon Smith, d'expliquer l'acceptation de la subordination et des valeurs sociales. D'autre part, Smith y donne des institutions humaines une définition essentiellement fonctionnelle, en soulignant l'importance du principe d'utilité. Ces deux idées se retrouveront dans l'anthropologie sociale du *Scottish Enlightenment*. Au demeurant, Smith rappelle à la fin de l'ouvrage qu'il a l'intention d'étudier dans un autre livre « les principes généraux du droit et du gouvernement et les divers bouleversements qu'ils ont connus [...] »<sup>21</sup>.

Ses recherches en économie politique ne lui laissèrent pas le loisir de mener à bien ce projet. On ne peut donc juger de ce qu'il souhaitait écrire. Cependant, le nombre des récits de voyages cités dans l'*Inquiry into the Nature and Causes of the Wealth of Nations* (1776) témoigne assez de sa curiosité en ce qui concerne la diversité des sociétés et des institutions humaines ; et les notes prises lors de ses cours de droit à l'université de Glasgow permettent de confirmer cette impression<sup>22</sup>.

L'insistance sur le mode de subsistance comme caractéristique des diverses étapes du progrès des sociétés et la description de la division des tâches comme moteur de leur évolution politique — thèmes que l'on retrouve dans l'*Inquiry into the Nature and Causes of the Wealth of Nations* — ne peuvent manquer de frapper, surtout dans un cours de droit. La clarté de la présentation smithienne des quatre « âges » ou stades de développement des sociétés, cette « four stages theory » chère à Ronald Meek, a fourni à des disciples tels que Millar un cadre d'observation des sociétés et une théorie relative à leur succession (chasse, élevage, agriculture, commerce, manufactures). Certes, la paternité de cette idée n'est pas aisée à établir, car on en trouve des éléments épars dans de nombreux écrits, de Montesquieu aux Physiocrates, mais il est indéniable que la « version » smithienne de cette théorie a exercé une grande influence sur les penseurs du *Scottish Enlightenment*<sup>23</sup>.

21. ADAM SMITH, *The Theory of Moral Sentiments* (1759), Oxford, Clarendon Press, 1979, p. 342.

22. A. Smith fut professeur de philosophie morale à Glasgow de 1752 à 1764. Il décida d'introduire dans les programmes une large part de « jurisprudence », c'est-à-dire de science juridique. Un premier manuscrit de notes d'étudiants fut publié en 1896 par Edwin Cannan mais la découverte d'un second manuscrit a récemment permis l'établissement par R. L. Meek, D. D. Daiches et P. G. Stein d'une très utile édition : A. SMITH, *Lectures on Jurisprudence* (c. 1762-1764), Oxford, Clarendon Press, 1978.

23. Voir Ronald L. MEEK, « Smith, Turgot and the "Four Stages" Theory », in *Smith, Marx, and After*, London, Chapman and Hall, 1977, p. 18-32. Voir également Andrew S. SKINNER, « A Scottish Contribution to Marxist Sociology ? », in Ian BRADLEY, Michael HOWARD, eds, *Classical and Marxian Political Economy*, London, Macmillan, 1982, p. 79-114.

Curieusement, bien que contemporain de Smith, Adam Ferguson (1723-1816) peut paraître légèrement en retrait par rapport au *Scottish Enlightenment*. Il en partage les intérêts divers sans en épouser nécessairement les principes. Il aime mêler les réflexions morales aux observations sur les mœurs et les institutions des peuples, et son livre principal : *An Essay on the History of Civil Society* (1767) est à l'image de son parcours intellectuel un peu accidenté, puisque, théologien de formation, il enseigna la philosophie naturelle à l'université d'Édimbourg de 1759 à 1764 avant de s'y voir proposer la chaire de philosophie morale<sup>24</sup>.

On retient souvent de son livre la fin, où il redevient moraliste, dénonçant d'une phrase célèbre les méfaits de la division des tâches<sup>25</sup>, et signalant les dangers de corruption inhérents au progrès. En revanche, le début, où il aborde « l'histoire des peuples grossiers », pour reprendre un titre de chapitre, est peut-être moins bien connu. Pourtant, c'est avec Ferguson que semble s'affirmer en Écosse l'intérêt pour les récits des voyageurs et pour les sociétés primitives : loin de se limiter aux sources antiques (Xénophon, Thucydide, César, Tacite), Ferguson cite une vingtaine de sources modernes différentes, dont certaines reviennent assez fréquemment, comme les récits de Charlevoix (1744) et de Lafitau (1724) pour l'Amérique, celui de Laurent d'Arvieux (1717) pour la description des Arabes, l'histoire du Khan Abulgazi (XVII<sup>e</sup> siècle, traduite en anglais en 1729-1730) pour les Tartares, le voyage de Peter Kolb (1719, traduit en anglais en 1731) pour l'Afrique. C'est parmi ces nations « grossières », c'est-à-dire non civilisées — en anglais « rude » — que l'Européen du XVIII<sup>e</sup> siècle doit, selon Ferguson, rechercher le reflet de ses origines : « C'est dans leur état actuel que nous devons contempler, comme dans un miroir, les caractéristiques de nos propres ancêtres [...] »<sup>26</sup>.

Ce souci de citer des sources, même lorsque celles-ci ne présentent guère d'originalité, est significatif. En effet, l'histoire naturelle de

---

24. Sur la pensée de Ferguson et ses autres ouvrages, on peut consulter :  
 — William Christian LEHMANN, *Adam Ferguson and the Beginnings of Modern Sociology*, New York, S.n., 1930, thèse de Ph. D., Columbia University.  
 — David KETTLER, *The Social and Political Philosophy of Adam Ferguson*, Columbus, Ohio State University Press, 1965.  
 — et surtout : D. FORBES, « Introduction », in Adam FERGUSON, *An Essay on the History of Civil Society* (1767), Edinburgh, Edinburgh University Press, 1966, p. XIII-XLI.

25. A. FERGUSON, *op. cit. supra* n. 24, p. 183 : « Les manufactures sont les plus prospères là où l'esprit est le moins consulté, et là où l'atelier peut, sans grand effort d'imagination, être considéré comme une machine dont les pièces sont des hommes. »

26. *Ibid.*, p. 80.

l'homme doit être conçue selon le modèle de l'histoire naturelle du monde :

« Dans tous les autres cas [...], l'historien de la nature se considère comme obligé d'assembler des faits et non de présenter des conjectures. [...] Il admet que sa connaissance du système matériel du monde consiste en une collection de faits, ou, tout au plus, en des principes généraux dérivés d'observations et d'expériences particulières. C'est seulement pour ce qui touche à lui-même [...], qu'il substitue l'hypothèse à la réalité, confondant les provinces de l'imagination et de la raison, et celles de la poésie et de la science »<sup>27</sup>.

La lecture de ces récits amène Ferguson à proposer une classification un peu plus souple que celle de Smith ; pour Ferguson, les sociétés « grossières » ou non civilisées se divisent en deux catégories : il distingue, d'une part, les « sauvages », principalement chasseurs et ignorant la propriété, comme les Américains du Nord, d'autre part, les « barbares » qui ont découvert la propriété, soit par la pratique de l'agriculture pour les sédentaires (Européens, Américains), soit par celle de l'élevage, pour les nomades (Scythes, Tartares). Chez les barbares, agités de luttes perpétuelles, la subordination aux chefs guerriers et propriétaires s'affirme, tandis que les sauvages se contentent d'un simple conseil pour tout gouvernement<sup>28</sup>.

Après une description assez détaillée du mode de vie des « nations grossières », où il souligne le rôle subalterne des femmes dans les sociétés sauvages, Ferguson aborde l'« histoire des institutions politiques et des arts » en commençant cependant par souligner, contre Hume et avec Montesquieu, l'influence du climat, qui lui permet de justifier les différences fondamentales opposant nations « grossières » et nations civilisées<sup>29</sup>. Il est clair que la description des « mœurs des nations polies et commerciales » l'intéresse moins, si ce n'est pour dénoncer les germes de corruption qu'elles contiennent. Pour autant, Ferguson ne se laisse pas séduire par le mythe du bon sauvage — il rappelle, le cas échéant, la cruauté de l'homme primitif — mais il remarque cependant, comme le fera Millar, que les usages de sociétés différentes de la nôtre ne doivent pas être jugés selon des critères inappropriés :

« Nous avons tendance à exagérer la misère des époques barbares car nous imaginons ce que nous ressentirions nous-mêmes dans une situation à laquelle nous ne sommes point accoutumés »<sup>30</sup>.

27. *Ibid.*, p. 2.

28. *Ibid.*, p. 81-107.

29. *Ibid.*, p. 108-121.

30. *Ibid.*, p. 105.

Hésitant parfois entre le désir d'impartialité et les inquiétudes de la conscience morale, mais toujours soutenu par sa volonté de savoir, Adam Ferguson est, somme toute, assez proche des préoccupations et des dilemmes de l'anthropologie d'aujourd'hui.

William Robertson (1721-1793), pasteur surtout connu comme historien de l'Écosse, de l'Europe, de l'Amérique du Sud et de l'Inde antique<sup>31</sup>, manifeste dans ses ouvrages la même volonté de connaître les peuples dont il parle, sans se borner à la chronologie des événements, mais en entrant dans le détail des formes de la vie sociale. Les longues notes et les appendices où il consigne ses observations sont d'une lecture au moins aussi intéressante que le corps même de ses ouvrages, car on y trouve en quelque sorte l'expression de la nécessité épistémologique d'une anthropologie comparative. En effet, lecteur infatigable, mais confronté sans cesse à la rareté des témoignages historiques sur des sociétés précisément sans histoire, Robertson souligne que, pour la constitution même d'un savoir historique, il ne peut éviter le recours à la comparaison et à l'extrapolation.

C'est ce qui lui a valu le reproche d'universalisme excessif que rappelle Alan Swingewood dans sa thèse<sup>32</sup>. Manquant d'informations sur les mœurs des barbares européens (sauf pour les Germains), ou sur celles des Indiens d'Amérique du Sud, il cherche dans les récits de Charlevoix et de Lafitau sur l'Amérique du Nord des modèles applicables à ces peuples<sup>33</sup>. Dans le deuxième cas, il justifie ce rapprochement par l'hypothèse d'une origine commune aux Indiens du nord et du sud de l'Amérique (race esquimaude mise à part) :

« Il existe une ressemblance si frappante dans leur apparence physique et dans les qualités de leur esprit que, malgré les différences occasionnées par l'influence du climat, ou l'inégalité des progrès qu'ils ont accomplis, nous devons nous prononcer en faveur d'une origine commune »<sup>34</sup>.

31. William Robertson a connu au xx<sup>e</sup> siècle une éclipse presque totale. Voir cependant : A. W. SWINGEWOOD, *op. cit. supra* n. 20, p. 314-318 et *passim*. Voir également Felix GILBERT, « Editor's Introduction », in W. ROBERTSON, *The Progress of Society in Europe* (1769), Chicago, University of Chicago Press, 1972, p. xi-xxiv.

Parmi ses œuvres, *The History of Scotland* (1759) est d'un intérêt moindre que les ouvrages suivants, à savoir : *A View of the Progress of Society in Europe* (1769) (publiée en avant-propos à la *History of Charles V*), *The History of America* (1777) (où il est essentiellement question de l'Amérique du Sud), et *An Historical Disquisition Concerning Ancient India* (1791).

Une réédition complète de ses œuvres historiques fait cruellement défaut. Dans cet article, les numéros de pages renvoient à une édition en deux volumes des œuvres historiques de Robertson, souvent réimprimée au xix<sup>e</sup> siècle. Exemple utilisé : W. ROBERTSON, *The Historical Works*, London, A. Bell, 1839, 2 vols.

32. A. SWINGEWOOD, *op. cit. supra* n. 20, p. 317.

33. W. ROBERTSON, *A View of the Progress of Society in Europe* (1769), in *op. cit. supra* n. 31, t. I, p. 370-372, n. 6 ; *Id.*, *The History of America* (1777), in *ibid.*, t. II, p. 342, n. 68.

34. *Id.*, *The History of America*, in *ibid.*, t. II, p. 90.

Cet argument n'est cependant pas le seul. La méthode comparative lui paraît nécessaire pour éviter une trop grande crédulité face à des sources souvent peu dignes de foi :

« Lorsque nous sommes obligés d'avoir recours aux remarques superficielles de simples voyageurs, de navigateurs, de négociants, de boucaniers et de missionnaires, nous devons souvent nous arrêter et tâcher, par la comparaison de faits isolés, de découvrir ceux qu'ils n'ont su observer, faute de sagacité »<sup>35</sup>.

Enfin, des rapprochements aussi audacieux que celui des barbares européens et des Indiens d'Amérique du Nord, évoqués plus haut, ne sont pas inconcevables, pense-t-il, dès lors que les conditions sont semblables, car « le caractère des nations dépend de l'état de société qui est le leur et des institutions politiques établies parmi elles »<sup>36</sup>.

Mais toutes ces raisons ne suffisent pas à déguiser la tentation profonde qu'éprouve Robertson de tout ramener à l'Amérique. Il avoue sa fascination pour un continent vierge où « l'homme apparaît dans la forme la plus grossière où nous puissions concevoir son existence »<sup>37</sup>. Deux siècles après sa découverte, les philosophes, dit-il, ont enfin compris que l'observation des Indiens d'Amérique, contribuant à la connaissance de l'espèce humaine, « pourrait nous permettre de combler un gouffre considérable dans l'histoire de ses progrès ». Cependant, par impatience ou par esprit de système, les mêmes philosophes ont proposé des théories aussi contradictoires que celles d'un continent récemment émergé (Buffon), d'un retard d'évolution dû au climat (De Pauw), ou celle d'une perfection primitive (Rousseau). Il importe donc, selon Robertson, de procéder avec plus de prudence<sup>38</sup>.

C'est ainsi qu'il rejette presque entièrement la théorie des climats, l'homme étant moins sensible à cette influence que les animaux. C'est à des « causes morales et politiques » qu'il préfère attribuer la faiblesse et l'indolence des Américains : le nombre des besoins variant avec l'état de la société, il ne faut pas s'étonner de voir le « sauvage » se reposer plus souvent, et donc manquer de force par défaut d'exercice<sup>39</sup>.

En fait, pour Robertson comme pour l'ensemble du *Scottish Enlightenment*, l'activité principale et donc le mode de subsistance d'une

35. *Ibid.*, p. 92.

36. W. ROBERTSON, *A View of the Progress of Society in Europe*, in *op. cit. supra* n. 31, t. I, p. 372, n. 6.

37. *Id.*, *The History of America*, in *ibid.*, t. II, p. 91.

38. *Ibid.*, p. 92.

39. *Ibid.*, p. 92-94.

société constituent des éléments déterminants : « Dans toute recherche relative aux activités des hommes unis en société, le premier objet de notre attention devrait être leur mode de subsistance »<sup>40</sup>.

Ce critère lui permet d'établir une différence parmi les peuples d'Amérique entre les petites communautés de chasseurs qui l'intéressent tant et les peuples pratiquant, peu ou prou, l'agriculture — et connaissant donc la propriété, la distinction des rangs, ainsi que des institutions politiques et juridiques plus tangibles. À l'émerveillement, succède la classification.

De par la nature même de ses écrits, on ne pouvait guère attendre de William Robertson une étude complète du mode de vie social de l'homme à travers les âges et les cultures. Sans doute a-t-il été parfois amené, lui aussi, par esprit de système ou par impatience, à généraliser plus qu'il n'aurait été souhaitable, et à présenter un peu trop souvent de l'homme une image universelle. Peut-être aussi un respect quelquefois trop littéral pour les Saintes Écritures a-t-il pu le conduire à dévier un peu de la rigueur et de l'impartialité qu'il revendiquait<sup>41</sup>. Mais il est assez remarquable que cet homme, théologien de formation et historien de vocation, ait constamment ressenti le besoin de donner à ses écrits historiques une dimension anthropologique et sociale qui ne peut manquer de frapper un lecteur d'aujourd'hui.

Avec l'*Origin of the Distinction of Ranks*, dont l'édition définitive parut en 1779, John Millar (1735-1801) donne plus d'ampleur aux recherches du *Scottish Enlightenment*, puisque du simple « essai » de Ferguson on passe, pour reprendre le sous-titre de Millar, à « un examen des circonstances donnant naissance à l'influence et à l'autorité des divers membres de la société »<sup>42</sup>. Il s'agit donc pour Millar de développer, selon la méthode exposée par son maître Adam Smith, « l'histoire de la subordination » entreprise par Ferguson dans un des

40. *Ibid.*, p. 104.

41. *Ibid.*, p. 1 : Robertson s'en remet entièrement au témoignage biblique avant d'aborder la question des migrations humaines.

42. Ouvrage d'abord publié en 1771 dans une version beaucoup moins complète, intitulée : *Observations Concerning the Distinction of Ranks in Society*. Le texte définitif (3<sup>e</sup> éd., 1779) fut réédité pour la dernière fois en 1960, dans une version hélas amputée de la plupart des notes. L'édition utilisée ici est donc l'originale : JOHN MILLAR, *The Origin of the Distinction of Ranks*, London, J. Murray, 1779. Les traductions des citations sont empruntées à mon édition critique avec traduction, actuellement en cours d'achèvement.

Sur John Millar, professeur de droit civil à l'université de Glasgow de 1761 à sa mort, l'ouvrage principal reste : WILLIAM CHRISTIAN LEHMANN, *John Millar of Glasgow, 1735-1801*, Cambridge, Cambridge University Press, 1960. (Cet ouvrage comprend la réédition susmentionnée.) Voir également Knud HAAKONSEN, *Natural Justice : the Development of a Critical Philosophy of Law from David Hume and Adam Smith to John Millar and John Craig*, thèse de Ph. D. inédite, Université d'Édimbourg, 1978.

chapitres de son *Essay on the History of Civil Society*<sup>43</sup>. Ce vaste projet conduit Millar à traiter de sujets très divers : le statut de la femme, les formes de mariage et les relations de parenté, l'évolution des types de gouvernement et celle de la notion de liberté individuelle, mais aussi l'histoire des littératures et celle de l'esclavage. Il n'est guère de domaine relatif à l'homme, à la culture ou à la société qui soit oublié dans son livre, si l'on excepte une prudente réserve sur les sujets liés aux dogmes de la religion chrétienne<sup>44</sup>.

S'il est juriste de profession, et semble donc adopter un ordre d'exposition rappelant la tradition du « droit naturel », Millar se place effectivement dans la perspective plus large de « l'histoire naturelle du genre humain »<sup>45</sup>, ce que démontrent bien ses sources. À l'occasion, il se réfère bien sûr aux textes du droit romain et aux coutumes du droit féodal, ou aux compilations célèbres (Heineccius, notamment), mais plus souvent encore, il s'intéresse aux « autres » cultures par le biais des récits de voyages. Il en cite plus de trente différents, sans compter l'omniprésente *Modern Universal History*<sup>46</sup> et l'*Histoire générale des voyages* de l'abbé Prévost. Toutes les parties du monde sont mentionnées ; Millar cite ainsi les traditionnels voyages des Jésuites en Chine et en Amérique, le voyage d'Ulloa en Amérique du Sud (traduit en anglais en 1758), ou le périple d'Anson (1748), mais il tient également à inclure des sources plus récemment publiées ou traduites, comme le voyage en Amérique du Nord de Jean-Bernard Bossu (1768), la compilation de John Hawkesworth (1773), le voyage au Kamtchatka de Stepan Kracheninnikov (traduit en anglais en 1764) ou le voyage en Sibérie de Johann-Georg Gmelin (traduit en français en 1767).

La curiosité à l'égard des sociétés primitives et la richesse des thèmes abordés ne suffisent pas, il est vrai, à la constitution d'une histoire naturelle de l'homme. Encore faut-il qu'une telle curiosité soit sous-tendue par une méthode et aboutisse à une réflexion authentique ; or l'une et l'autre semblent présentes chez Millar. Les principes exposés dans son « Introduction » démontrent assez sa volonté de rigueur, en particulier dans l'usage de ses sources. Obligé, comme la

---

43. A. FERGUSON, *op. cit. supra* n. 24, p. 121-135.

44. C'est ainsi que Millar, parlant des origines du mariage, et souhaitant éviter les attaques des théologiens, posera comme principe qu'il parle uniquement des nations « qui avaient perdu toute connaissance des institutions originelles », décrites par la Bible, cf. J. MILLAR, *op. cit. supra* n. 42, p. 23-24, note.

45. *Ibid.*, p. 14.

46. Partie moderne de la célèbre compilation intitulée *A Universal History* et publiée de 1736 à 1765 sous la direction de George Sale et George Psalmanazar.

plupart des hommes de son siècle, d'avoir recours à des récits parfois de seconde ou de troisième main, il se propose, comme Robertson, de les comparer et de les confronter ; cependant, ce n'est plus pour échafauder des conjectures, mais pour éliminer les récits d'authenticité douteuse, sans pour autant rejeter *a priori* des faits souvent jugés invraisemblables :

« Suivant cette méthode de jugement, qui écarte pratiquement la question de la sincérité du récit, nous pouvons nous convaincre de la vérité de faits extraordinaires, aussi bien que de l'existence de ceux qui sont plus conformes à notre expérience »<sup>47</sup>.

L'attitude de Millar face à la délicate question de l'existence de la polyandrie permet de confirmer l'ouverture d'esprit qu'il professe. Il n'hésite pas, à ce sujet, à reprendre le témoignage de Strabon, dès lors que des sources modernes viennent corroborer ses allégations ; et pourtant, la thèse de la polyandrie a été souvent attaquée par ses contemporains<sup>48</sup>. Alors même que ces faits viennent bouleverser sa théorie de départ, selon laquelle les femmes des sociétés primitives vivent dans un état proche de l'esclavage, Millar en tient compte, et les rapproche des cas de descendance matrilineaire observés par les historiens du droit — ce qui fait dire à Mac Lennan que, sur ces points, Millar était pratiquement le précurseur de Bachofen, dont il devançait le célèbre *Mutterrecht*<sup>49</sup>.

En définitive, l'apport principal de Millar à une « anthropologie sociale » du *Scottish Enlightenment* réside probablement dans cette volonté d'objectivité et dans cette souplesse avec laquelle il utilise les différents modèles de description et d'analyse proposés par ses prédécesseurs — en particulier la théorie smithienne des quatre étapes du progrès des sociétés et la liaison entre les principes d'utilité et de sympathie, proposée par Hume et Smith — sans tomber dans un systématisme ou dans un déterminisme excessifs. Il insiste sans cesse sur la multiplicité des facteurs humains à prendre en compte, sur le poids des traditions, sur la nécessité de réintégrer la dimension conjoncturelle de l'histoire dans le tableau universel de la nature humaine. Dès lors, comme Hume, Millar sent que la science de l'homme social,

47. J. MILLAR, *op. cit. supra* n. 42, p. 15-16.

48. *Ibid.*, p. 66. En 1767, Linguet avait consacré deux chapitres à démontrer l'impossibilité de l'existence d'un tel « abus chimérique », cf. Simon-Nicolas-Henri LINGUET, *Théorie des loix civiles* (1767), Paris, A. Fayard, 1984, p. 209-217.

49. John Ferguson MAC LENNAN, *Studies in Ancient History*, London, B. Quaritch, 1876, p. 420, note.

pour exister pleinement, n'est plus affaire de certitude, mais de probabilité :

« Si l'on jette ensemble une multitude de dés, au hasard, le résultat sera presque égal en des occasions différentes ; mais si l'on jette une ou deux fois un seul et même dé, des nombres fort différents peuvent sortir »<sup>50</sup>.

#### CONCLUSION

Sans doute est-il toujours dangereux de vouloir projeter sur des faits, des idées ou des hommes du passé un éclairage anachronique, car, s'il peut en révéler une dimension jusqu'alors inaperçue, il risque tout autant de les dénaturer ou de les défigurer. Edward Evans-Pritchard avait vraisemblablement pressenti ce danger lorsqu'il déclarait reconnaître dans les « moralistes écossais » les précurseurs de l'anthropologie sociale, car il ajoutait immédiatement : « leurs écrits sont très caractéristiques du XVIII<sup>e</sup> siècle »<sup>51</sup>.

Si l'on voulait évaluer l'entreprise du *Scottish Enlightenment* selon les critères actuels de l'anthropologie sociale, il est probable, en effet, que l'on n'y verrait qu'une valeureuse tentative. L'étrange universalisme d'une démarche souvent inspirée par le souci de connaître la culture et la société de l'autre à seule fin d'y chercher les origines de ses propres « progrès » pourrait laisser perplexes certains anthropologues contemporains<sup>52</sup>. L'absence de recherche sur le terrain, la qualité souvent douteuse des sources, l'inexistence de statistiques exploitables, sont d'autant plus manifestes qu'elles sont soulignées par Robertson ou Millar eux-mêmes.

En revanche, si l'on accepte de telles circonstances comme inhérentes à l'époque où vivaient ces écrivains écossais, il semble que, depuis le *Treatise of Human Nature* de Hume jusqu'à l'*Origin of the Distinction of Ranks* de Millar en passant par les œuvres de Smith, de Ferguson ou de Robertson, on retrouve une volonté permanente de comprendre l'homme, non par une recherche métaphysique, mais par

50. J. MILLAR, *op. cit. supra* n. 42, p. 6. Pour l'allusion aux probabilités, voir D. HUME, « The Rise of Arts and Sciences », in *op. cit. supra* n. 11, p. 112.

51. E. E. EVANS PRITCHARD, *op. cit. supra* n. 1, p. 34.

52. Une telle démarche pourrait, en effet, relever « d'une hypothèse gratuite relative à l'évolution », pour reprendre l'expression de Maurice Freedman. Cf. M. FREEDMAN, « L'anthropologie sociale et culturelle », in *Tendances principales de la recherche dans les sciences sociales et humaines*, sous la dir. de Jacques HAVET, Paris/La Haye/New York, Mouton/U.N.E.S.C.O., 1978, t. II, p. 10.

l'observation méthodique de ses manifestations sociales et culturelles. L'inépuisable curiosité du *Scottish Enlightenment* à l'égard de sociétés « grossières », ou simplement différentes, n'est pas gratuite et, sous le particulier, que ces auteurs examinent avec toute la tolérance, l'impartialité et la rigueur dont ils sont capables, ils sont toujours à la recherche de principes généraux, dans l'espoir de mieux appréhender les comportements, les cultures et les institutions qui caractérisent les multiples sociétés humaines. Il ne paraît donc pas exagéré de leur accorder, à ce titre, une place de choix parmi les ancêtres de l'anthropologie sociale.

Michel FAURE,  
*Faculté de lettres et de sciences humaines,*  
*Université de Haute-Alsace.*